

Parité égale

Habillé en Gaston Lagaffe, il trimbale un matelas gonflable sous le bras, et de temps à autre, il se laisse tomber dessus en prenant la pose d'un dormeur... Ce cabotin est visible chaque premier week-end de septembre à la Fête de la BD de Bruxelles.

Paresse et siestes à répétition. Étrange lecture du génie gazonien, Lagaffe ne serait, donc, aux yeux de ce matassin local qu'un inactif, un branleur, un gouapeur, un triste tire-au-flanc. Dans ce monde qui s'emballe, prendre le temps de flâner, laisser, et surtout, faire de la place aux rêves, aux élucubrations, à l'imagination la plus débridée, serait être anormal, asocial, assisté, exclu. Le piteux pitre singe maladroitement un génie qu'il n'a pas compris, et ne fait que de nous renvoyer une image d'une société où la différence et le différent sont blackboulés sur le bord du chemin. Entouré de zéloteurs de l'efficacité, d'émules de la production, de laudateurs de la croissance à tous crins, Gaston Lagaffe, tendre et

merveilleux rêveur, nous propose une société joignant l'agréable à l'utile. Et non l'inverse. Limiter la Légende gazonienne à la seule quête du Saint-Roupillon est totalement dénaturer le génie visionnaire du héros d'André Franquin.

Pour nous, adeptes du Lagaffisme, chaque acte doit d'abord être un plaisir absolu et tant mieux si ses dégâts collatéraux détraquent à jamais la marche absolue des fanatiques du dieu Flouze, des exaltés de la licence et des propagandeurs du © de 1000 ans...

Notre équipe (un mot mais féminin) s'échine d'abord à se faire plaisir, à s'éblouir les unes les autres, et tant mieux si nos délices donnent vie à une magnifique revue qui vous fait, à chaque page, frémir les babines.

Pour ce #6, nous avons, bien avant le vaudeville du grand-prix d'Angoulême, confié la rédaction à nos M'moiselles Jeanne à nous, Angela, Karin et Marianne.

64_page, revue de récits graphiques. Sans faute d'orthographe, elle tient son nom du lieu où elle a été conçue, un bistrot de la rue du Page à Bruxelles.



Envie d'être publié(e) dans 64_page ?

Envoyez-nous une BD originale de 4 à 8 pages, un autoportrait graphique et un texte de présentation de 250 signes.

> 64page.revuebd@gmail.com

Votre proposition sera examinée et nous reprendrons rapidement contact avec vous.

PENELOPE « CASS » BAGIEU

Pénélope, c'est une copine. Du moins, c'est l'impression que j'ai. On doit avoir le même âge, et dans le blog de ses débuts, *Ma vie est tout à fait fascinante*, je me retrouvais beaucoup dans ses petites pensées du quotidien, et son dessin simple mais très expressif avait beaucoup de charme. Il est des péchés de jeunesse qui n'en sont pas.

Après, le succès est venu avec ses *Joséphine*, sa *Page blanche* et son *Cadavre exquis*. J'ai continué à regarder, mais de loin. Et puis, il y a quelque temps, est arrivé dans ma boîte aux lettres *California Dreamin'*. Un ovni dans sa production. Enfin pour moi, parce que bizarrement, l'artiste ne voit pas vraiment de différences. Pourtant, ce livre ne ressemblait à aucun autre signé Bagieu. Quoique... cette patte, je l'avais déjà vue quelque part, et pas dans ses succès de librairie. En fouillant ma

**Le trait comme une
écriture, noire,
spontanée et brute.**

bibliothèque, je l'ai retrouvée : c'était une petite histoire réalisée et publiée en 2013 dans la revue collective *Papier*, chez Delcourt. Elle y racontait le deuil de deux sœurs qui, après la mort de leur père, attendent fébrilement l'entrevue avec une notaire pour savoir si oui ou non elles n'auraient pas un demi-frère ou une demi-sœur dans la nature. Un mini-récit très personnel, à mi-chemin entre l'autobiographie et la fiction. Le trait était naturel, le noir et blanc éloquent. Ça y était. Le terrain était prêt pour *California' Dreamin'*.

C'est son coup de crayon noir, brut, qui surprend d'abord. Comme si tout avait été écrit et dessiné d'un seul trait, en une seule nuit. C'est le dessin qui convenait le mieux à son héroïne, enveloppée dirait l'autre, à la personnalité exubérante et dotée d'une voix magnifique : une nana brut de décoffrage. Dans l'Amérique des années 60, Ellen Cohen est une adolescente qui rêve de devenir une star de la chanson, malgré son physique qui ne correspond pas à ce genre de carrière. Elle monte à New-York et mène une vie de bohème avec son petit groupe. Solaire, excentrique, elle attire les regards mais fatigue son entourage. Et souffre secrètement de ses rondeurs qu'elle n'assume qu'en apparence. Ambiance rétro garantie – le *vintage* est à la mode ! - avec en toile de fond la musique de Joan Baez, l'arrivée des Beatles, l'assassinat de Kennedy, le Viêt-nam... et le cocon de New-York dans lequel Ellen se métamorphose en « Mama » Cass Elliott, la chanteuse de *The Mamas and The Papas*, interprète fameuse de *Dream a little dream of me*, entre autres. À l'image de la mythique Pénélope qui défaisait sa tapisserie, Pénélope Bagieu semble avoir défait son propre travail – consciemment ou non - pour ne retenir que l'essentiel et offrir un roman graphique abouti qui renoue avec





l'élégance et l'authenticité de ses débuts, mais avec encore plus de force. Pénélope a trouvé la grâce... sans mauvais jeu de mots aucun. Elle a bien voulu se prêter à une petite interview depuis New-York, où j'ai cru qu'elle s'était définitivement installée à force de dessiner ses rues et ses immeubles.

Une BD une introspection. À la recherche de Cass Elliot...

64_page : La première question, simplement : pourquoi Cass Elliott ?

Pénélope Bagieu : J'avais envie d'imaginer la vie privée d'une artiste sur laquelle on n'avait pas dit grand-chose, pour avoir la place de broder et d'inventer. Cass Elliott a une voix et une présence qui en font un personnage incroyable, et pourtant elle est très peu connue et il existe peu de choses à son sujet, c'était donc une cliente parfaite !

64_p : Le noir et blanc était une évidence ?

P.B. : Oui, je ne voyais pas du tout l'intérêt de la couleur, depuis le début du projet. Et comme l'histoire court sur un peu plus de vingt ans, le noir et blanc permettait aussi de créer une unité graphique entre toutes ces époques à l'esthétique très marquée.

64_p : J'aime beaucoup ton trait, très brut, très spontané, on a l'impression que tu t'es complètement lâchée, que tu t'es fait plaisir. Promis, tu y reviendras ?

P.B. : Je ne sais pas trop comment dessiner autrement de toute façon, donc je ne peux pas vraiment changer de façon de faire (mais merci !).

64_p : Tu donnes la parole, chapitre par chapitre, aux proches de Cass Elliott. On a ainsi un récit choral qui donne une vision complète - et complexe - de sa personnalité. Comment t'est venue cette idée ?

P.B. : Comme je voulais raconter les blessures profondes d'une femme qui donne toujours à voir un masque de jovialité et d'insouciance, je ne pouvais pas lui donner la parole direc-

tement, sans quoi c'était la fin de l'énigme. Laisser parler les gens qui la connaissent, l'aiment, ou même la détestent, c'était le moyen d'avancer dans l'enquête sans tout révéler d'un coup.

64_p : La question qu'on se pose toujours en lisant un biopic: tout est vraiment... vrai ?

P.B. : Ce n'est pas du tout une biographie, et à part les dates et les histoires liées au groupe, pas grand-chose n'est vrai, non. Ce n'était pas du tout ce que je cherchais, c'est d'ailleurs pour ça que mon histoire à moi s'arrête quand Ellen devient Mama Cass, et donc que sa vraie vie publique commence (et que la biographie commencerait, pour le coup). Les bios ne m'intéressent pas trop, en fait.

64_p : Après la lecture de *California Dreamin'*, j'ai beaucoup pensé à *Kiki de Montparnasse* de Catel : ce sont toutes deux des femmes à forte personnalité, modernes, qui n'avaient elles aussi pas froid aux yeux. Des grandes gueules, quoi ! Y en aurait-il d'autres - des grandes gueules -, femme ou homme, dont tu aurais envie de parler ?

P.B. : En fait, dès que j'entends parler d'une femme déterminée et au parcours un peu atypique, j'ai envie de la connaître et de la faire connaître. Je comprends Catel qui n'a jamais fini de partager son amour pour des grands personnages : quand on se plonge dans la vie de quelqu'un, puis qu'on passe des mois, des années à la dessiner, on finit par l'aimer si fort, jusqu'à ne plus du tout être objectif, et vouloir coûte que coûte que cet amour soit communicatif. On en est un peu amoureux.

64_p : Quelles sont tes principales influences ? Tes auteurs BD préférés, d'avant, d'aujourd'hui... de demain ?

P.B. : J'ai lu de la BD très tard, donc j'ai surtout grandi avec de très beaux livres pour enfants, français et anglais, des dessinateurs de presse américains, puis j'ai fait des études de cinéma d'animation, et c'est vrai que c'est surtout cet univers-là qui a imprégné mon dessin et ma façon de raconter les histoires. Quant à aujourd'hui, je ne saurais même pas par où commencer ! Dans le désordre, j'aime Hernandez, David B., Michel Rabagliati, Cyril Pedrosa, Dupuy et Berberian, Aude Picault... Je pourrais en citer dix mille, ne me lance pas !

64_p : Tu as fait partie de cette génération de blogueurs qui se sont lancés dans la BD papier. Quels conseils donnerais-tu aujourd'hui à un jeune, fille ou garçon, qui aimerait percer dans la BD ?

P.B. : Ouh, je serais bien mal placée pour donner des conseils ! Je ne sais pas, je pense que je dirais des trucs gnangnan mais que je pense vraiment, comme « N'essaie pas de faire un projet qui ne te plaît pas vraiment, en te disant que ça a plus de chances de marcher (ou parce qu'un éditeur t'en a convaincu), parce que tu vas passer beaucoup, beaucoup de temps avec ta BD, et que c'est long, un ou deux ans à dessiner tous les jours quelque chose qui t'emmerde. »



64_p : Autre question qui pourrait les intéresser : aujourd'hui tes droits d'auteur te permettent-ils de bien vivre ?

P.B. : Oui, ça va. Disons que j'en vis et que je n'ai pas besoin de faire autre chose à côté. Mais je sais que j'ai beaucoup de chance et que nous ne sommes pas nombreux dans ce cas-là en France.

Pénélope, une dessinatrice, une auteur, une artiste.

64_p : Le blog, c'est fini ?

P.B. : Oh non, surtout pas !

64_p : Depuis le printemps 2015 du Collectif des créatrices de bande dessinée contre le sexisme (voir encadré), qui s'est révolté contre une exposition prévue par le Centre Belge de la Bande Dessinée à Bruxelles sur « La BD des filles » : « *De la BD pour fillettes au roman graphique en passant par les blogueuses, les BD pour ados, les BD féministes, les BD romantiques pour dames solitaires, les BD pour accros au shopping...* ». Un mot sur ce collectif et sur ce genre d'événementiel ?

P.B. : Ce sera super quand il n'y aura plus besoin de faire un collectif pour rappeler aux éditeurs et aux journalistes qu'une femme auteur est avant tout un auteur (de la même manière qu'on ne parle pas d'homme auteur, mais juste d'auteur). L'étape d'après, ce sera effectivement de faire passer l'idée qu'il n'y a pas de BD particulièrement faite par les femmes, ni pour les femmes, mais juste des BD faites par des auteurs pour des lecteurs. Ça vient, petit à petit !

64_p : Tu résides aujourd'hui à New York. Le rêve américain pour toi ? Une inspiration nécessaire ?

P.B. : Non, je n'y réside pas, j'y suis pour de la promo (deux de mes BD sortent là-bas, et je faisais le Comic Con de New York), j'habite toujours à Paris. Je ne crois pas tellement au rêve américain. En revanche, je crois à la chance de pouvoir bosser de n'importe où du moment qu'il y a un Wi Fi, ce qui est mon

cas, alors j'en profite et je bouge partout tout le temps !

64_p : Tes projets ?

P.B. : Un album avec Timothée de Fombelle au scénario, qui sera un incroyable polar poétique, et je suis vraiment très très impatiente parce que j'adore l'histoire. Et en parallèle, je fais aussi un reportage dessiné, une immersion dans les coulisses du Crazy Horse : le spectacle, les danseuses, les costumières, les petits secrets. Je ne m'ennuie pas, quoi !



© Pénélope Bagieu - California' Dreamin' - Gallimard

Charte des créatrices de bande dessinée contre le sexisme : extraits choisis

(Texte intégral sur le site <http://bdegalite.org/historique/>)

Puisque « la bande dessinée masculine » n'a jamais été attestée ni délimitée, il est rabaisant pour les femmes auteures d'être particularisées comme créant une « bande dessinée féminine ». [...] En effet, autant nos confrères ne font pas appel à leur « masculinité » pour leur création, autant nous ne faisons pas appel à notre « féminité ».

« La bande dessinée féminine » n'est pas un genre narratif. L'aventure, la science-fiction, le polar, le romantisme, l'autobiographie, l'humour, l'historique, la tragédie sont des genres narratifs que les femmes auteures maîtrisent sans avoir à être renvoyées à leur sexe. [...]

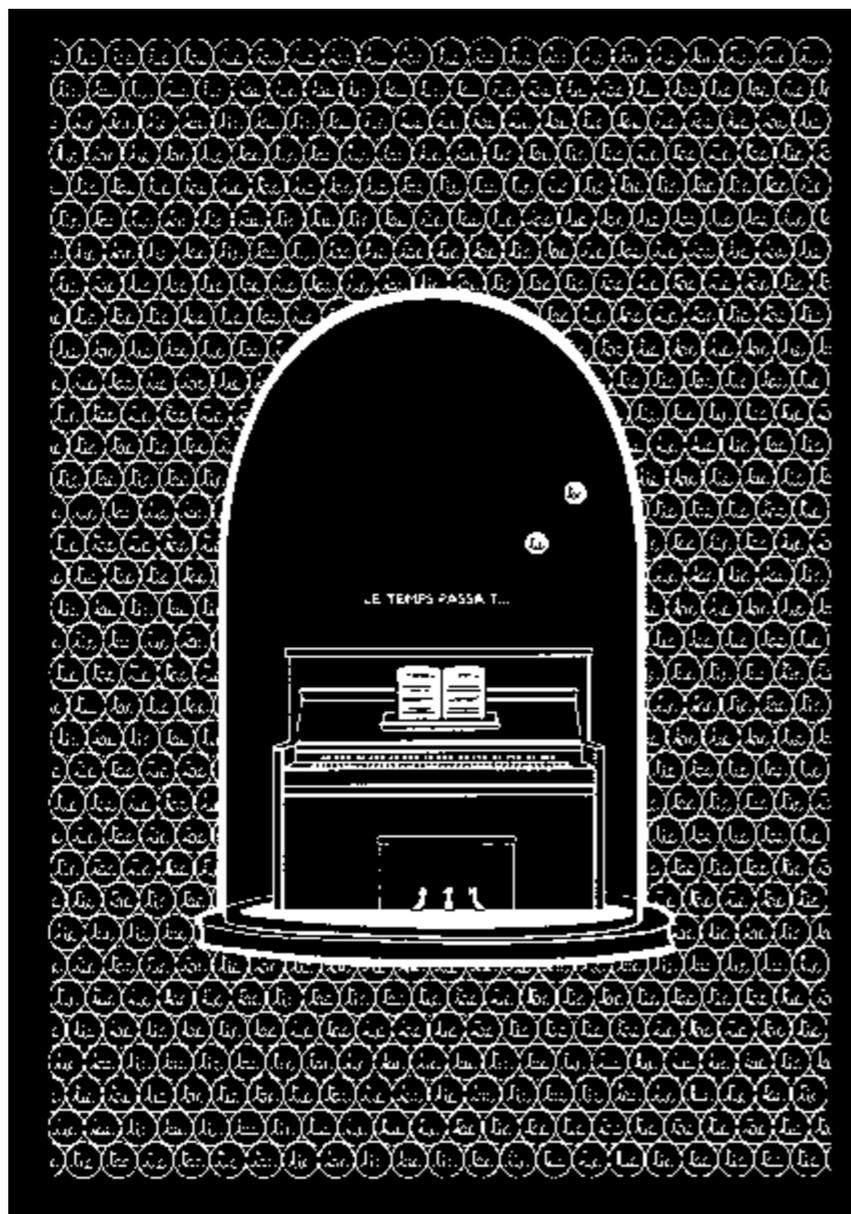
L'appellation « girly » ne fait que renforcer les clichés sexistes. Nous refusons l'idée que parler des soldes ou de cuisiner des cupcakes soit étiqueté comme « féminin ». [...]

Publier des collections « féminines » est misogyne. Cela crée une différenciation et une hiérarchisation avec le reste de la littérature, avec l'universalité des lectures qui s'adresseraient donc – par opposition – au sexe masculin. Pourquoi le féminin devrait-il être hors de l'universel ? [...]

Nous encourageons les libraires et les bibliothécaires à ne pas séparer les livres faits par des femmes ou soi-disant adressés aux filles lorsqu'ils organisent leurs étalages. [...]

À lire absolument, les témoignages des adhérentes sur leur site :

> <http://bdegalite.org/temoignages/>



© Zeina Abirached Le piano oriental – Casterman

De Beyrouth à Paris ZEINA ABIRACHED tricote ses deux filigranes

Écoutez l'étrange symphonie évoquée par le rythme des compositions graphiques qui font onduler onomatopées, notes, mots, bottines, moustaches, et laissez-vous porter par la lecture de l'album de Zeina Abirached, *Le Piano oriental*.

Musique de mots et de dessins. Oui, il y a beaucoup de rumeurs dans les pages de l'album : on y entend des chaussures qui crissent, un oiseau qui chante, une valise qui roule sur le trottoir, les bruits de la ville...



Quelle idée géniale que cet instrument hybride qui arrive à jouer deux musiques, alors qu'il ressemble à n'importe quel piano classique. C'est ce côté dingue qui m'a donné envie de raconter l'histoire. Car, tout d'un coup, il joue une autre musique, comme une autre langue, grâce à la pédale et un quart de ton ! C'est beau. Le passage d'un monde musical à l'autre se fait de façon invisible. L'image de ce piano bilingue, bi-culturel, devenait une façon de parler de moi, de mon itinéraire, de mes deux langues. Et j'ai tissé une histoire double, entre lui et moi. Entre passé et présent. Entre le Beyrouth de carte postale que ma génération n'a pas connu, dont on est un peu nostalgique, et le Beyrouth d'aujourd'hui.

Un piano à deux voix symbole d'une relation trans- générationnelle et biculturel

Un piano, le seul piano bilingue, comme l'appelle Zeina Abirached, qui parle avec les mains et le pied, on le découvre en double page.

C'est d'abord l'histoire d'Abdallah Kamanja (personnage librement inspiré de la vie d'Abdallah Chahine, l'arrière-grand-père de Zeina), employé de la compagnie des chemins de fer d'un pays considéré alors comme la Suisse du Moyen-Orient, brillant par son activité bouillonnante, sa modernité et son multiculturalisme. Abdallah, pianiste virtuose, vient de mettre au point un instrument génial, capable de jouer les quarts de ton de la musique orientale et de redevenir, dans l'instant, un clavier classique.

Le piano oriental, je l'ai connu, il est toujours chez mon grand-père à Beyrouth. C'est un prototype d'usine qui a été construit à Vienne par mon arrière-grand-père. Adolescente, je jouais un peu de piano, mais je ne savais pas ce que celui-là avait de spécial. Jusqu'au jour où je me suis mise devant pour découvrir ce en quoi il était différent des autres.

La création de l'album a duré quatre ans. *Temps de maturation, car tout ce que je raconte, il fallait que je comprenne bien toutes les parties autobiographiques, pour arriver à dire les choses.*

Nous retrouvons un récit à deux voix, qui se répondent tout au long de ce bel album en noir et blanc. Un récit dans le récit qui évoque le déchirement d'une jeune femme entre deux pays, entre deux langues. Un déchirement qui se transforme au fil de ses pages intimes en une réconciliation: « Je tricote depuis l'enfance une langue faite de deux fils fragiles et précieux. Deux jeux de mikado renversés en vrac dans ma tête. C'est l'A.D.N. de ma langue maternelle. » Une harmonie rendue possible par une troisième langue, la musique de la bande dessinée, qui ignore les frontières.

Les pages sur fond noir racontent plutôt la vie de Zeina et les pages sur fond blanc celle du piano. Mais elles alternent. Et quand on regarde la tranche de l'album, on dirait un piano. Amusant.

La recherche du bel objet

Cela rejoint l'idée que l'artiste est attachée à l'objet avant tout. Elle aime beaucoup le travailler et arriver à réaliser quelque chose d'agréable avant même de l'ouvrir. Le format, la texture, le poids, les rabats, la tranche, tout cela l'intéresse. Belle sensation quand on ouvre l'album. Il est vrai que son premier livre-objet, *38, rue Youssef Semaani* (éditions Cambourakis), se plie, se déplie en un format inédit qui permet de déployer de multiples manières une série de trois fois cinq bandes, consacrées chacune à un habitant d'un immeuble, celui où l'auteur a passé son enfance. Mais qu'est-ce qui a décidé d'amener cette jeune femme à dessiner ?

Zeina a 20 ans, habite Beyrouth et suit des cours de graphisme. La ville est en train de changer de visage, elle se reconstruit et n'est plus celle qu'elle avait connue enfant.

Toutes les questions du devoir de mémoire et de comment garder les traces de ce qui s'est passé l'effleurent. Toutes ces questions que Berlin a dû, dit-elle, se poser pour se reconstruire. Histoire pas tout à fait la même, mais similaire au niveau du rapport au territoire.

J'ai ressenti l'urgence de raconter, de dire, voilà ce qu'on a vécu. La première fois que je le faisais, il n'y avait pas de travail de mémoire sur la guerre civile. Dans les livres d'histoire, par exemple, et ce jusqu'à aujourd'hui, il n'y a pas de traces. On ne raconte pas. Cela s'arrête dans les années 1960 comme s'il ne s'était rien passé. Amnésie. Ce qui fait que j'ai ressenti le besoin de raconter une histoire particulière, qui était un souvenir, assez fragile finalement, qui était l'histoire de la rue où j'ai grandi. Toujours cette histoire du territoire, d'identité aussi. Et c'est comme ça que je me suis mise à écrire d'abord. Et puis, très vite, à dessiner. A travailler le rapport du texte à l'image, ce que je trouve le plus intéressant dans la BD.

Elle a donc créé son tout premier livre *Beyrouth Catharsis*, un tout petit format. Une auto-édition car il n'y avait pas d'éditeur de

BD au Liban. Après cette urgence de départ, elle a eu envie de continuer ce travail de mémoire, sur ses souvenirs, en bande dessinée. Elle a décidé d'aller à Paris pour rencontrer des gens qui faisaient ce métier.

Ce désir de devenir dessinatrice de métier est arrivé tard. Il est vraiment arrivé pour accompagner ce travail de mémoire, de territoire, sur Beyrouth. Pour fixer, pour laisser des traces visuelles de cette ville qui était en grand changement.

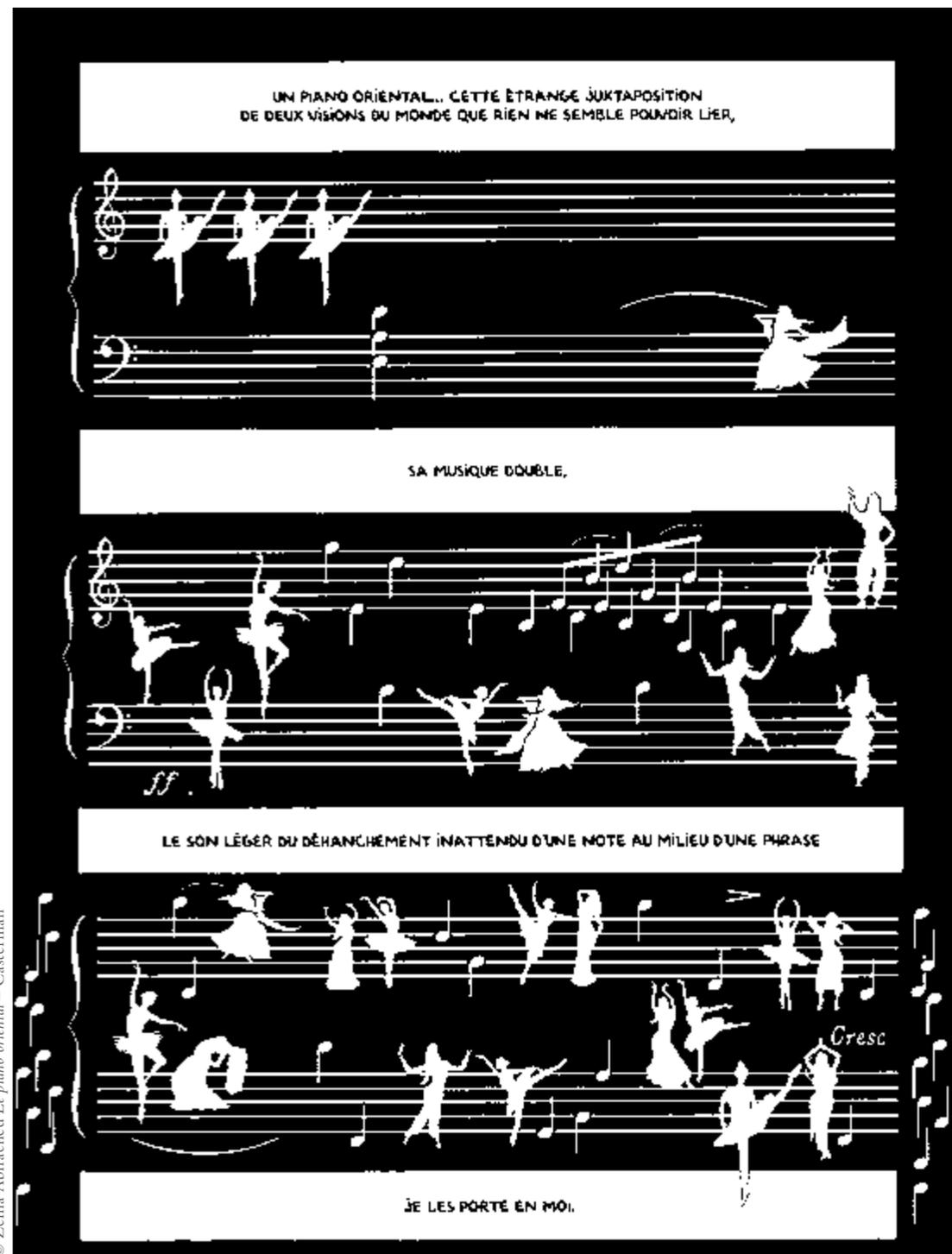
« Que sont donc tout l'art et toute la poésie du monde, sinon la mémoire du Paradis et le chant douloureux de l'exil ? »

(Claire Garnier-Tardieu)

Ce qui est captivant dans *Le piano oriental*, c'est la question de l'identité. Les deux cultures se croisent, s'entrechoquent, se parlent, s'enrichissent et forment la trame de l'album. D'ailleurs, Zeina en parle beaucoup tout au long de l'échange.

La jeune artiste tisse de manière harmonieuse les deux langues de ses voyages entre Paris et Beyrouth. Elles se mêlent, se tricotent avec des fils fragiles et précieux, c'est comme cela qu'elle en parle, ou dessine. Une double page montre ce tissage des deux fils. C'est très beau, poétique. Racines. Identité. Son identité.

Paris, 15 mars 2010, elle reçoit sa nouvelle carte d'identité « franco-libanaise ». Un changement interne profond intervient alors comme si tout à coup la culture libanaise lui faisait « coucou ». Comme le rapport à l'une ou à l'autre des langues ou cultures n'est pas statique, la relation se tend ou se détend en fonction des éléments de la vie, s'en approche ou s'en éloigne.



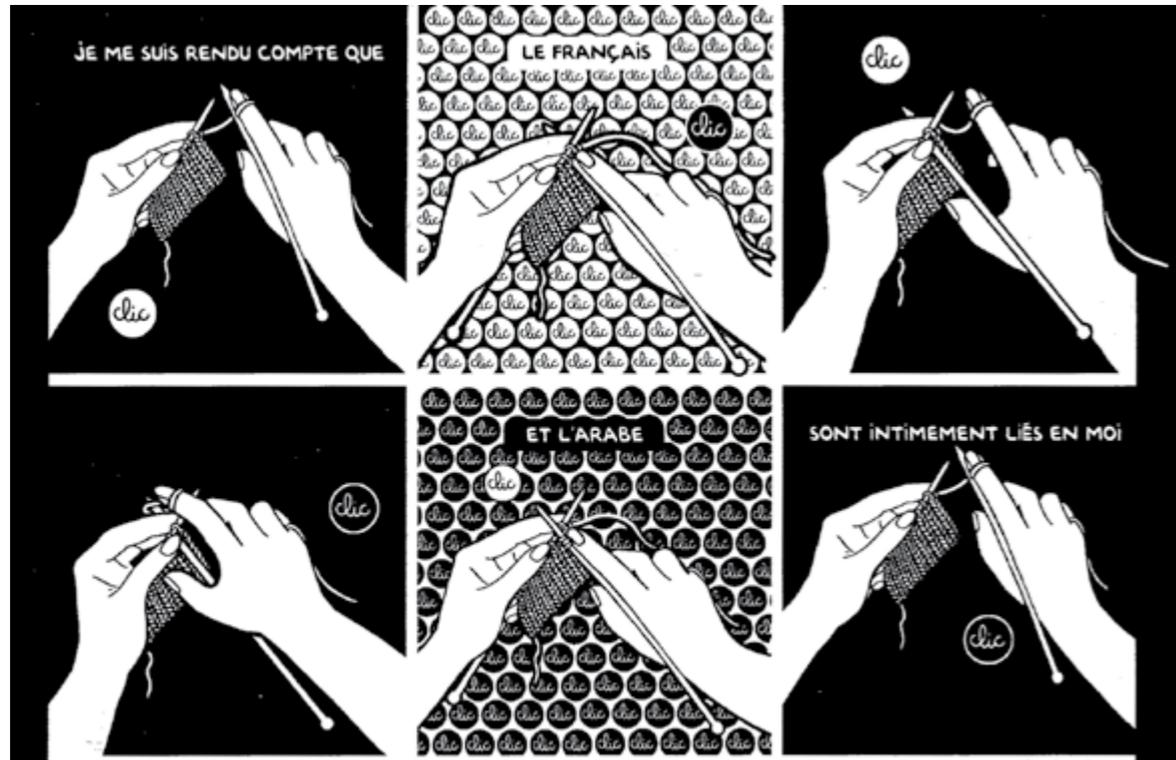
Quand je pars pour la première fois à Beyrouth-Ouest, je me sens dans un pays étranger, alors que c'est à 100 mètres de là où j'habite. L'arabe est la langue de la rue et des militaires et le français la langue du refuge, des livres, de l'imagination, du rêve. Le rapport est fragile et c'est assez beau.

Les passerelles entre les deux langues se multiplient.

Quand on utilise moins une langue, celle-ci peut se réfugier dans des zones plus intimes et devient celle de l'émotion. Dans le dessin aussi, on retrouve ce mélange des deux cultures. Des pages entières, et à la fin, je propose un tracé horizontal dans la fenêtre qui

Comme les notes d'un clavier, le noir et le blanc donnent le rythme et la mélodie

Son dessin est mystérieux. Le noir et le blanc donne un rythme. Son trait – à rapprocher de celui de David B. ou de Marc-Antoine Mathieu, deux références avouées –, sert à merveille son goût pour les architectures urbaines et sonores. À voir le quadrillage, à la page 159, où elle découpe une image en 12



© Zeina Abirached Le piano oriental – Casterman

signifie la mer. C'est une façon aussi de dire que le dessin vient comme une langue et que c'est une façon de voir la vie. Que quelque part, si la réalité ne suffit pas, le dessin vient à la rescousse pour la rendre plus belle. C'est une façon de proposer le dessin comme une troisième possibilité et en cela il est double.

cases. Les codes de la BD, avec lesquels elle joue, en font toute la richesse. Elle aime aussi travailler les motifs orientaux qui font la matière des décors et a un penchant pour les répétitions. C'est comme une musique. Elle utilise les onomatopées de manière poétique. Et cela résonne ou chante.

Les éléments répétitifs des décors, à la manière de Georges Pérec, on les retrouve dans Mourir. Partir. Revenir. Le jeu des hirondelles, histoire en huis clos. On entend la guerre derrière. Un travail sur le temps car tout se passe en une seule nuit. Quand on est angoissé, le temps ne passe pas, chaque seconde est étirée. J'avais envie de décortiquer chaque action de chaque personnage. Elle dessine la scène d'un personnage qui boit une tasse de café en 8 cases, un peu comme si cette action prenait une heure alors que cela ne dure que quelques minutes.

La structure du huis clos permettait tout d'abord de mettre un cadre de dix années de guerre civile, comme un condensé. Cette nuit a existé. Nous sommes comme au théâtre où tous les personnages entrent et font leur partie, leur rôle dans la collectivité. C'est un choix.

Questions essentielles :
rester ou partir.
Elle a choisi de raconter.

Dans le fond, une tenture dans l'entrée de l'appartement montre l'idée du conflit, l'idée du manichéisme, dans cette ville coupée en deux avec les bons et les méchants. C'est un peu le décor symbolique de la guerre qui raconte l'histoire d'une fuite. Celle de Moïse qui s'enfuit d'Égypte avec le peuple hébreux. Et pose la question : Qu'est-ce qu'on va faire ? Le jeu des hirondelles se termine par une fuite.

Questions essentielles : rester ou partir. Elle a choisi de raconter.

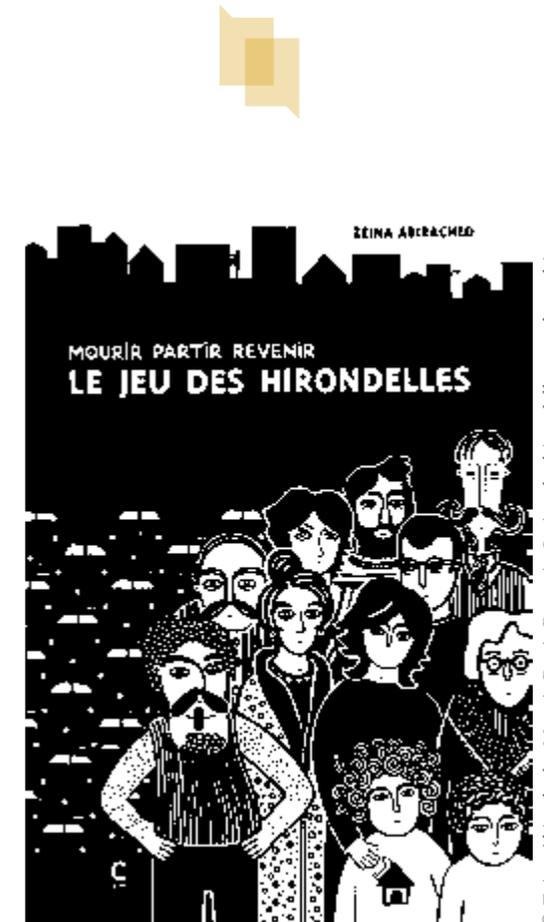
Je ne maîtrise pas, cela sort comme ma langue. Le dessin est aussi comme une langue donc cela reflète ce que je suis. C'est aussi peut-être un mélange. Comme ma langue est mélangée, le dessin l'est aussi. Mais c'est organisé, construit.

Ce qui m'intéresse beaucoup dans la bande dessinée, c'est justement le rapport entre le texte et l'image. Il ne s'agit pas d'illustrer un texte. On peut s'arranger pour dire une chose

dans le texte et montrer autre chose avec l'image, ou l'inverse. Se construit alors une narration avec ces deux médiums. Pour faire passer une émotion. Un décalage que le lecteur doit décoder.

Et les projets à venir ? Je suis bien curieuse de savoir ce que cette belle auteure cache dans son chapeau ou dans ses carnets. Plein d'idées, heureusement. Et peut-être une histoire de femme. Quoi de plus intéressant ?

Je vous invite donc à découvrir Zeina Abirached avec *Le piano oriental*, superbe récit d'une musicalité rare et entraînante, où l'humour se mêle à la poésie. Il nous fait voyager entre passé et présent, entre Orient et Occident et où une jeune femme et son aïeul se répondent en écho.



© Zeina Abirached – Mourir Partir Revenir, Le jeu des hirondelles – ambourakis

Origines et originalité de Claire Bretécher

« Moi, mon rêve, ce serait que la terre entière connaisse mes dessins et que personne ne me connaisse. Je préfère qu'on m'imagine autrement »

(Claire Bretécher dans Empreintes : Claire Bretécher, B.Dessineuse, le film de J. Oosterlinck et J. Pessis)

Une œuvre « originale »

Dans la nombreuse littérature produite autour de l'œuvre si « originale » de Bretécher, vous l'aurez deviné : pour s'en référer, c'est l'adjectif « original » qui revient le plus souvent. À les lire, l'œuvre de Claire Bretécher serait à classer parmi les plus « originales » dans l'histoire de la BD. Si on faisait remonter les premières BD à la tapisserie de Bayeux, ou aux calendriers mayas, ou aux stèles aztèques, voire même aux premiers hominiens et à leurs vignettes à même les murs des grottes, cela resterait à prouver et il ne serait pas illégitime de se demander : Peut-on encore être original aujourd'hui ?

Il n'est pas plus « original » de poser une telle question car celle-ci revient lancinante depuis l'aube des temps. Le mot « original » n'est pas, lui, davantage « original » car il remonte lui-même à son ancêtre « originalis » adjectif qui signifie en latin « qui existe dès l'origine, primitif ».

Bref, vous l'aurez immédiatement compris : vu sous ce prisme-là, l'originalité telle que nous la concevons vous et moi n'existerait pas. Autrement dit quand vous vous exclamez

« Comme c'est original ! » en pensant dire que cela n'a jamais été fait auparavant vous n'avez pas vraiment raison mais vous n'avez pas complètement tort non plus. En réalité, ce que vous dites en proclamant l'originalité d'un dessin (ou de toute autre production artistique), c'est qu'il s'agit là d'une œuvre qui, bien qu'ancrée dans une œuvre-source la précédant chronologiquement, mène désormais une existence autonome. En clair, cela reviendrait à affirmer qu'il n'y aurait pas de Michel-Ange sans l'Antiquité grecque. Ou, pour revenir à nos moutons, qu'il n'y aurait pas de Bretécher sans une certaine école américaine du daily-strip.

De l'originalité d'être une femme qui est un homme comme les autres

Mais en quoi donc l'œuvre de Bretécher serait-elle vraiment originale, c'est à dire serait une œuvre ayant un style propre et une existence autonome dans la sphère de l'Art ?

Disons tout d'abord que Bretécher marque un avant et un après dans l'histoire de la BD occidentale. Ça, c'est original !

Avant Bretécher, la BD est une affaire quasi exclusivement masculine, la profession, jusqu'aux années 1970 ne compte que quelques noms de femmes dont Rose O'Neill (The Kewpies, 1909), Mary Tourtel (Rupert the bear, 1920), Tove Jansson (Les Moonin, 1939), Machiko Hasegawa (le manga Sazaran), Posy Simmonds (Gemma Boverly, Tamara Drewe) et... vous me croirez ou pas : Claire Bretécher !

À l'origine, il y avait Claire...

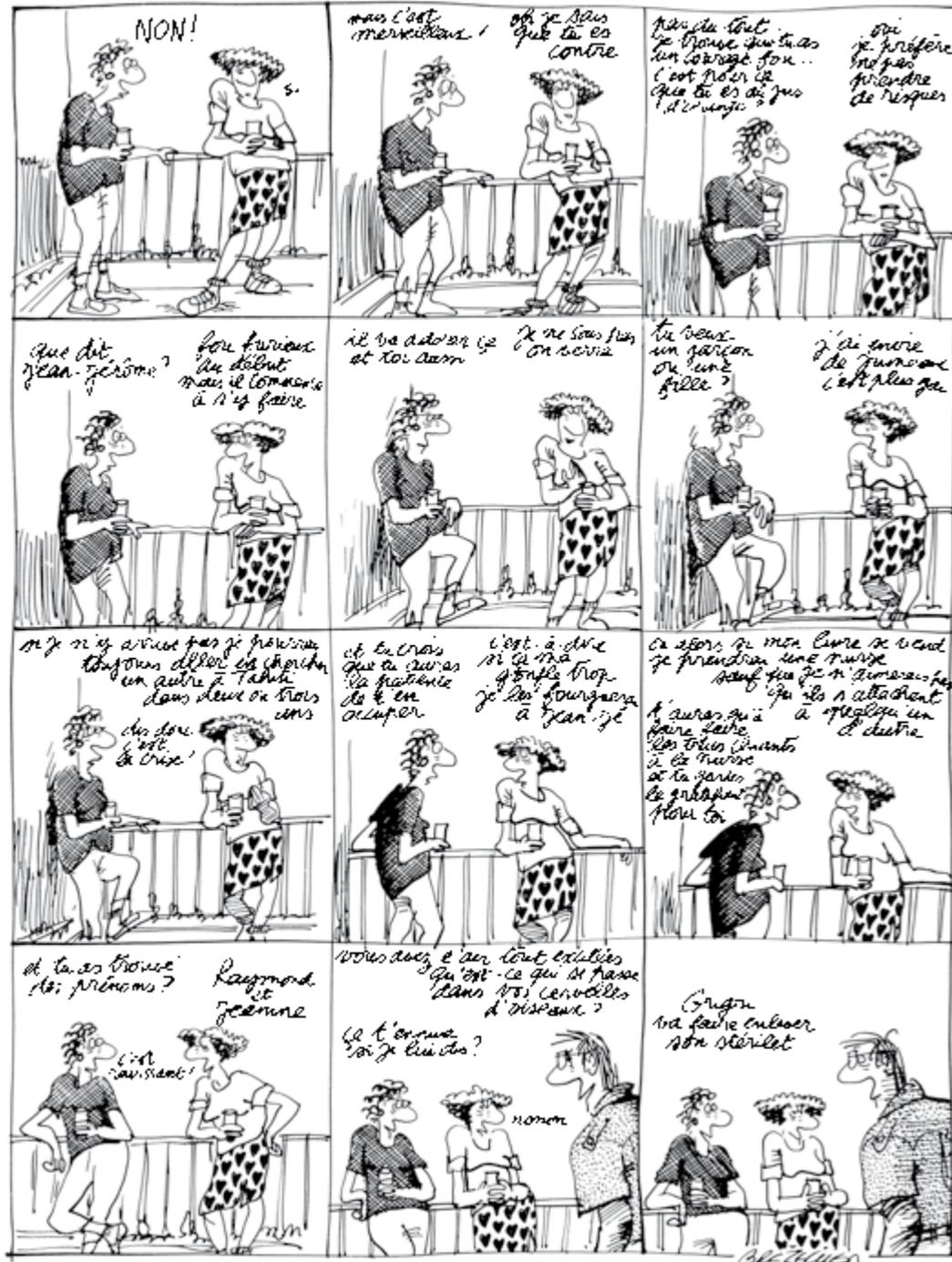
Claire n'a pas toujours été Bretécher. La petite histoire dit qu'elle naît en 1940 à Nantes au sein d'une famille « bourgeoise et catho », « On se croyait au Moyen Âge. Des gueules de mères de famille satisfaites, arborant lodens et chapeaux, dont j'avais oublié l'existence jusqu'à la manif anti-Pacs. Je n'avais rien à faire dans cette famille. Le dessin m'occupait beaucoup. C'était la promesse de la fuite. » C'est pour vaincre son ennui et pour s'enfuir donc qu'elle se met à lire des illustrés et à dessiner. Dès qu'elle sait tenir un crayon, elle voit comme une évidence la BD dessiner son futur. Le moment venu de choisir un métier, elle s'inscrit « logiquement » aux Beaux-arts à Nantes, mais comme aucune place n'y est accordée à la BD, elle décide de tout plaquer et de se lancer dans la vie active à Paris. Après avoir tenté plusieurs voies pour survivre, elle décide de faire le tour des maisons d'édition avec ses dessins. Ainsi, elle publie d'abord dans la presse catholique, ensuite elle se tourne vers « les illustrés ».

Il y a une femme à l'origine de toutes les grandes choses, disait Lamartine... Aucune femme en France n'a jamais, jusque-là, fait d'incursion dans la BD, elle sera la première et ce, dès les années 1960. Ensuite, Claire Bretécher sera, dans les années 1970,



aux côtés de Nicole Claveloux, Chantal Montellier, Annie Goetzinger, Florence Cestac et Jeanne Puchol une de six pionnières de la BD française. À l'origine donc, il y a une illustratrice-scénariste qui participe non seulement à l'émergence et au développement d'un art mais aussi à sa fondation. Mais nous sommes loin encore du 9^{ème} Art ! La BD, considérée alors comme un sous-genre, est destinée essentiellement à un jeune public et sa diffusion se fait surtout à travers les revues dont les noms sont aujourd'hui légendaires. Claire collaborera dès 1963 avec René Goscinny, ensuite elle travaillera au journal Tintin, dès 1969, elle collaborera avec Pilote et avec Spirou. En 1975, elle participe, aux côtés de Mandryka et de Gotlib, à la fondation du mythique journal L'Echo des savanes.

GIRI



C'est en forgeant qu'on devient forgeron

Toute création est, à l'origine, la lutte d'une forme en puissance contre une forme imitée (Malraux), Claire se cherche donc en dessinant et en copiant ou en s'inspirant largement d'autres dessinateurs. Ses premiers dessins seraient, de son propre aveu, « à la limite de la pompeson » (sic). Elle « pompe » donc sur Ronald Searle, Brant Parker ou encore Quentin Blake. De Jules Feiffer, elle retient ses personnages croqués en quelques traits dans un décor quasiment absent; de Johnny Hart, sa simplicité graphique ainsi que la parodie historique dont le comique découle de divers anachronismes. Ces créateurs font source pour l'œuvre de Claire et en quelque sorte vont faire la courte échelle à la future Bretécher et à sa chronique sociétale portée par ses personnages aux poses languissantes et changeantes même si, contrairement aux étasuniens, elle ne s'attaquera jamais au monde politique français.

À la Recherche du « trait claire »

Elle travaillera avec acharnement et créera dès lors ses premiers personnages parmi lesquels Baratine et Molgaga ou les Gngangan. Dans ses années Pilote, elle crée entre autres son premier grand personnage bretécherien, la princesse Cellulite. Elle publie dès lors aussi ses premiers albums *Les états d'âme de Cellulite* et *Salades de saison*. Mais c'est lors de sa collaboration avec Le nouvel Obs qu'elle dessine, en 1973, *Les Frustrés* qui lui conféreront la renommée que l'on sait ; Agrippine, l'ado fétiche de la BD des années 1980-90, viendra confirmer cette gloire quelques années plus tard. Le style Bretécher est né.

La meilleure sociologue de l'année (1976), a dit d'elle Roland Barthes.

Bretécher a le verbe acerbe, l'œil perçant, l'oreille affûtée, ses personnages mettent en scène sans détours des travers qui sont toujours d'actualité: *Les Frustrés* préfigurent les bobos parisiens d'aujourd'hui, *Agrippine* est l'ado revêche et tête à claques que l'on croise dans la rue, *Les mères*, fidèles à la représentation dominante de la femme qui se réalise à travers la maternité, arborent toujours leur ventre comme un trophée, etc.

Les scénarios de Bretécher pompent sans modération notre quotidien et nos contradictions (les siennes ?). Sa plume mordante nous confronte avec humour à nos propres écueils : la gauche caviar, les diktats de la mode, le freudisme à tout-va, les cadres perpétuellement en mal de vacances, les profs victimes de leurs pulsions, les féministes tombant dans les clichés, l'obsession des maladies somatiques, les sectes, les conflits de générations, les affres de la vie en couple ou de la conception médicalement assistée, etc. Rien ne lui échappe, elle va même jusqu'à s'attaquer à une sainte ! Le résultat est une interprétation moderne, singulière et complètement torquante de la vie passionnée de la mystique Sainte Thérèse d'Avila qu'elle nous décrit en cheffe d'entreprise aguerrie entre deux crises érotiques de mysticisme. Un certain lectorat catholique réagit vivement contre ce blasphème : *Faut-il brûler Bretécher ?* assène en guise de réponse Le Nouvel Obs !

Double plume

Auteure d'avant-garde, Claire Bretécher s'autoédite (à une époque où cela n'est guère la règle), écrit et dessine ses albums. Elle travaille simultanément ses deux plumes car elle juge que le texte et le dessin sont inséparables. Elle dessine à la plume et à l'encre (et à la lame de rasoir !) sur du papier blanc mais se sert également de transparents, ce qui lui permet de revenir encore et encore sur un mouvement, une posture, un pied, une colonne vertébrale, une jambe ou une main. Ses



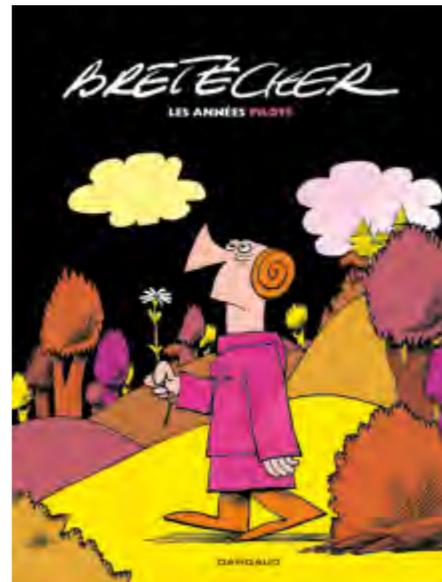
personnages, souvent placés dans un décor réduit au minimum, sont le plus souvent indolents. Elle a une préférence pour les corps entiers car elle aime dessiner des personnages qui bougent d'un trait qui est, lui aussi, minimaliste. Elle se sert de phylactères, mais le plus souvent le texte flotte au-dessus des personnages n'en faisant qu'un avec lui. Si la scénariste veut mettre le texte en valeur, les personnages seront pratiquement figés, si c'est le contraire, ils vont évoluer à travers les vignettes tout en souplesse dans un langage corporel très proche d'une danse. Agrippine, par exemple, comme tout(e) ado qui se respecte, accorde énormément d'importance à son corps et au langage non-verbal de celui-ci, elle est croquée tout en mouvements même si ceux-ci sont imperceptibles, avachie, elle bouge ses orteils l'un après l'autre, observe son derrière dans un miroir d'un côté puis de l'autre, elle tourne sur elle-même, etc.

Linguiste dans l'âme

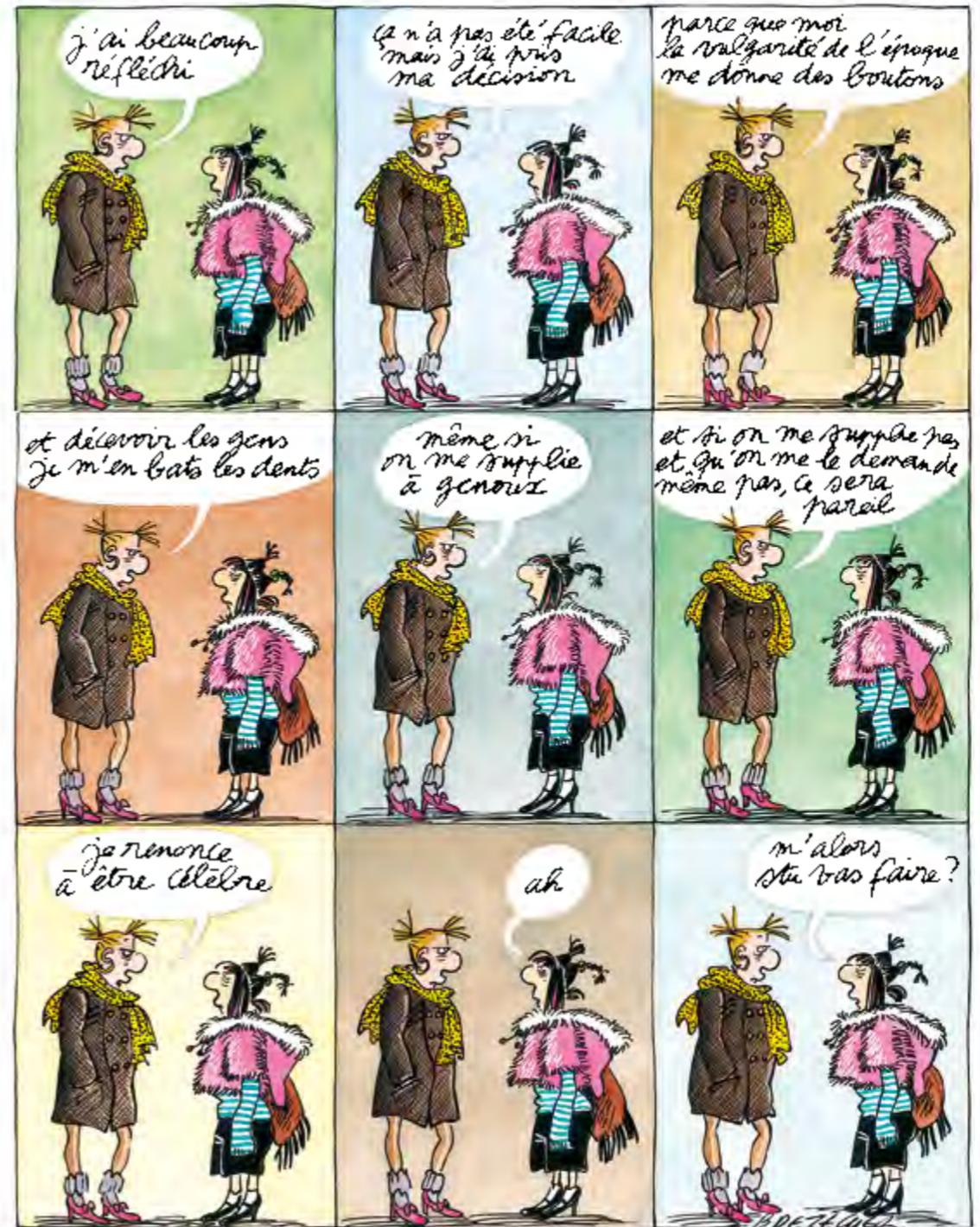
Il y a le scénario Bretécher, le personnage Bretécher mais aussi le langage Bretécher ! Mention spéciale à la linguiste qui attribue un langage à chaque tribu : parisien et snobard chez les Frustrés, il devient quasiment hermé-

tiquement ado dans la bouche d'Agrippine, imitant les jeunes chez la grand-mère qui se rapproche ainsi de sa petite fille, exotique chez Candida — la femme de ménage, dont l'accent portugais est retranscrit par le texte écrit, plein de fautes d'orthographe dans la déposition que tape le policier dans *Le destin de Monique*, etc. Chez Bretécher il n'y a pas de français convenu, « On a le droit de trifouiller les mots », ainsi la langue parlée l'emporte quasiment toujours sur la langue écrite : c'est l'apothéose du langage Bretécher dont on dit que beaucoup de mots sont passés dans l'usage courant !

Le mot de la fin : Merci, Claire, d'avoir eu l'originalité de devenir Bretécher !
Pionnière de la BD française, elle est l'auteure d'une œuvre « originale » foisonnante d'humour et de quotidienneté où chacun en prend pour son grade ! Lecteurs potentiels, soyez donc avertis : nul n'entre dans l'œuvre de Bretécher impunément ! Car, en sus du plaisir esthétique qu'elle nous procure, elle nous propulse corps et âme dans un rire salubre qui s'en prend à nos propres travers : à force de nous voir reflétés dans ses personnages, nous prenons peur de leur ressembler ! Vous y entrez « frustré » et vous en ressortez changé ! Voilà qui est vraiment original !



Abnégation



La Révolution (dés)illusions

Quand je vois un de mes dessins brandi dans une manifestation, c'est le top de l'efficacité. Une fois, j'ai vu un jeune qui arborait un tee-shirt à l'effigie de mon chat avec un message de résistance. Je lui ai demandé où il l'avait trouvé. Il l'avait imprimé lui-même.

64_page : Vous êtes femme, dans un pays musulman (la Tunisie) et dessinatrice satirique. N'est-ce pas cumuler plusieurs handicaps, dès avant même de dessiner ?

Willis from Tunis : Je ne considère pas que cela soit des handicaps, juste des étiquettes. Ce qui intéresse les gens sont mes dessins avant tout. Ils représentent des chats qui commentent l'actualité. Les chats pullulant en Tunisie, traînant dans les poubelles, chassant les rats et autres nuisibles, ils conviennent

L'éducation se fait par la mère et le père afin que les garçons et les filles soient égaux, car le combat ne se fait pas contre les hommes mais avec eux.

parfaitement à ce que je veux faire passer comme message. Mais si je dois absolument affirmer cette condition féminine, j'attends de la part des politiques un peu plus de courage pour faire avancer les droits des

VIOLS COLLECTIFS
PLACE TAHRIK
LYNCHAGE MÉDIATIQUE
DE L'IRANIANNE A L'
ORIGINE DE "LIBERTÉ"
FORTUNE POUR LES IRANIENS
UNE FEMME CONDANMÉE
A MORT POUR LA
AROUSASIE ALI
SOLIDAN
Boko HARAM
ENLÈVE 200
JEUNES FILLES
INDE = 2 JEUNES
FILLES PERDUES
APRÈS AVOIR ÉTÉ
VILLÈES..



femmes. Pour le moment, et comme jadis, ils se contentent d'utiliser le statut théorique et légal des femmes comme paravent, une sympathique vitrine de la Tunisie. Dès qu'il y a un problème, on brandit la liberté des femmes ici afin de donner une bonne image de notre pays. Or, la réalité est bien loin de cette vision idéale. J'en ai marre de parler du «code du statut personnel» comme une exception dans le monde arabe. Celui-ci est quand même bâti sur une société patriarcale. Et nous avons besoin d'évoluer. Nous avons besoin de courage politique. Mais ce n'est pas gagné !

64_p : Vous venez d'utiliser l'expression «code du statut personnel». De quoi s'agit-il ?

Wft : D'une série de lois qui ont été écrites dans la foulée de l'indépendance tunisienne afin de régir les droits des femmes concernant le mariage, le divorce, l'annulation de la polygamie, etc. C'est certainement une avancée, et il y a eu de nouvelles lois depuis, mais il y a encore des choses à améliorer, par exemple le règlement de la question de la dot, le chef de famille qui est forcément l'homme, etc. Dans la nouvelle constitution post-révolutionnaire, les hommes et les femmes sont

Allons directement au coeur du problème : lorsqu'il s'agit de pouvoir et d'argent, les soit-disant contraires se rassemblent. Il ne s'agit pas de l'intérêt général mais de business.

égaux en droits et en devoirs. Mais la réalité est tout autre. On a du boulot !

64_p : Le printemps arabe démarre en Tunisie en décembre 2010, ce qui est vraiment proche si l'on pense qu'il a fallu quelques siècles pour que l'idée s'impose en Europe. D'autre part, signer un texte de loi ne prend que quelques instants, tandis que changer les mentalités s'inscrit dans la durée.

Wft : Oui, les révolutions doivent se faire aussi dans les esprits. Il est difficile d'ôter les

Pourrait-on dire que sans les réseaux sociaux, la révolution aurait été plus compliquée, voire impossible ?

anciens réflexes et vieilles pratiques de la dictature de jadis. D'autant plus qu'avec la menace terroriste, le besoin de sécurité dans la population donne la possibilité au pouvoir de créer des lois liberticides (comme la surveillance d'internet par exemple). Je savais que cette «révolution» n'allait pas se faire en un jour ou en une année. Mais la lutte contre ce qui gangrène notre pays doit être une priorité : la corruption, les marchés parallèles, le blanchiment d'argent, etc.

64_p : Toutes pratiques que l'on trouve en Europe occidentale aussi. Toutefois, l'expérience montre que si l'on veut changer les

mentalités, il faut commencer par l'éducation des filles. En devenant mères et éduquant leurs enfants, ce sont elles qui font vraiment bouger les lignes.

Wft : Il est évident que la lutte féministe se fait d'abord par l'éducation, dès la petite enfance. L'éducation se fait par la mère et le père afin que les garçons et les filles soient égaux, car le combat ne se fait pas contre les hommes mais avec eux.



Bonus :

L'interview complète de Willis from Tunis, illustrée de nombreux dessins se trouve sur le site : www.64page.com/bonus/WillisfromTunis



Les tournants dangereux d'une bédéiste déjantée

Bédéiste, dessinatrice et scénariste.

La femme dans son intimité est au cœur de son œuvre. Elle nous caricature avec une ironie mordante mais aussi avec une grande tendresse. Elle évoque la famille, la vie en société ou au travail, la vie de couple, l'amour et le sexe, les maris, la maternité et les enfants aussi bien sûr, sans oublier l'obsession féminine pour la beauté, la minceur, la cellulite, la mode ou l'éternelle jeunesse.

Icône du féminisme

Pour la petite histoire, elle a la réputation d'être féministe, elle est une des rares femmes à avoir réussi dans une profession d'hommes, elle est femme de deux siècles et de deux continents et elle est blonde. Elle vient d'un pays cosmopolite dont la grande

majorité de la population est d'origine européenne, elle-même est d'ascendance européenne.

Minimaliste mais haute en couleurs

Son trait est minimaliste, dans ses vignettes aux couleurs éclatantes, il n'y a quasiment pas de décor, ses personnages sont en majorité des femmes mais l'homme n'y est pas absent. Elle croque des visages de femmes de tous bords, de tous âges et de toutes physionomies.

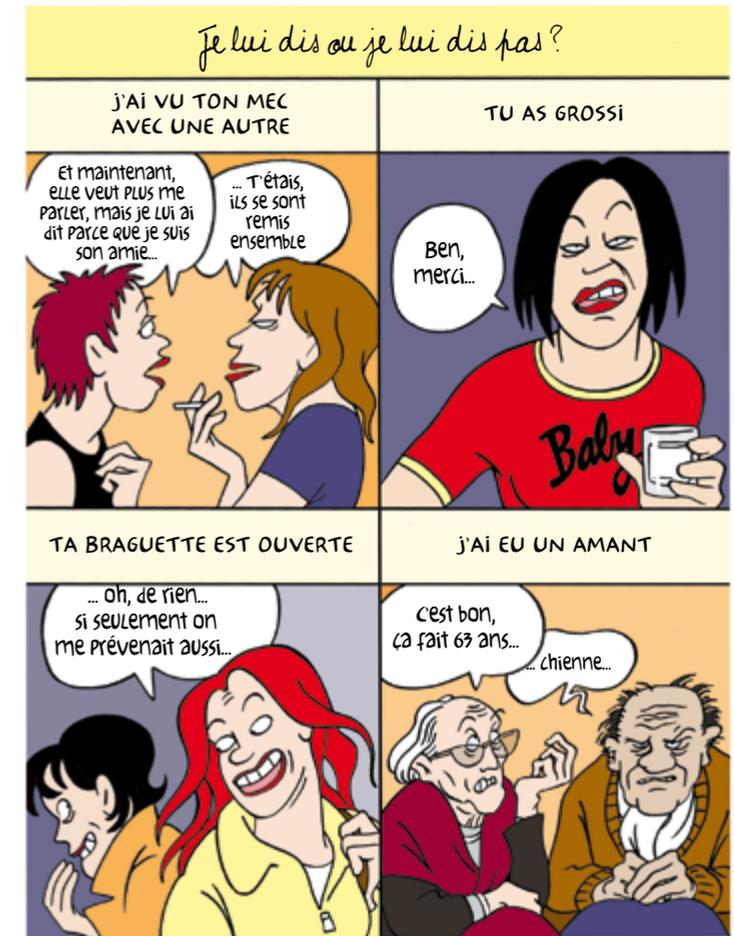
Eh NON : Il ne s'agit pas de Claire Bretécher mais de Maïtena!

Connue comme la « Bretécher argentine », il est vrai que notre déjantée humoriste tient beaucoup de cette grande dame de la BD, Maïtena Burundarena Streb est née à Buenos

Aires, au sein d'une famille bourgeoise, catholique, conservatrice et de droite (son père a été ministre de la Culture et de l'Éducation en 1981 pendant la dictature militaire). D'abord connue pour ses dessins érotiques, elle évolue vers le dessin de presse. *Femmes déjantées* et *Tournants dangereux*, traductions de *Mujeres alteradas* et de *Curvas peligrosas*, publiés chez Métailié, regroupent ses dessins de presse. *Superadas* (Femmes libérées) n'est pas encore publié en français. Quand on lui demande si elle est féministe elle répond que le féminisme a été LA REVOLUCIÓN des temps modernes, qu'on ne peut être femme « sans être féministe parce que sans les féministes nous serions toujours en train de repasser du linge à la maison ». Je déteste repasser, et vous ?

Le glamour des revues féminines revisité

Elle revendique Bretécher comme mentor. Il est vrai que toutes deux croquent sans pitié les travers propres à des êtres qui sont victimes de préjugés sexistes ou de représentations imposées par une pensée dominante. Les femmes, *déjantées* ou celles des *tournants dangereux*, dont les bustes et visages expressifs remplissent les vignettes, nous interpellent dans notre propre intimité (pour ne pas dire « notre propre féminité ») ainsi que dans notre lecture (avouée ou non) de magazines féminins. C'est dans un de ces magazines d'ailleurs, *Para ti*, revue à mi-chemin entre *Marie-Claire* et *Femmes d'aujourd'hui*, que *Femmes altérées* a tout d'abord paru. La dessinatrice se plaît tout particulièrement à y disséquer les stéréotypes et clichés véhiculés par la rhétorique de la presse féminine qu'elle démythifie en s'en emparant, ainsi elle s'alimente de certaines formes récurrentes du discours de ces magazines, de sorte que ses dessins et textes se déroulent comme s'il s'agissait de tests, de listes, de recettes, de questionnaires, d'horoscopes, etc. Loin du registre du « prêt-à-penser », vous l'aurez compris, les visages des filles de Maïtena nous plongent dans une pensée critique d'une grande lucidité dont on ne peut que se réjouir et dont on est loin d'être rassasié !



Une fille dans la BD : une fille « ENTRE GUILLEMETS »



© Julie Maroh pour Charte des créatrices de bande dessinée contre le sexisme

Le monde de la BD est un petit monde, où la place des femmes dans la BD est une toute petite place. Mais qui prend de l'ampleur. Qui joue des coudes. Qui espère se fondre dans la masse. On ne va pas ressortir la déclaration des Droits de l'Homme, pourtant... Peu importe le sexe, pourvu qu'on ait l'ivresse !

J'aurais pas dû. Ça me saute aux yeux, et pas qu'aux miens d'ailleurs. N'importe où, ça serait passé inaperçu, mais pas ici. Bon, je fais le tour, puis je m'en vais. Mince, en plus je connais personne. Même les attachées de presse me regardent bizarrement, je trouve. Pourtant, c'est des nanas. Enfin, je crois... Allez, j'y vais. Me changer. La jupe, c'était pas une bonne idée.

Pourtant j'étais bien contente d'y aller. Un cocktail dans un bel hôtel bruxellois pour le lancement du nouveau Spirou. Ambiance feutrée, moquette, rideaux en velours, serveurs en noeud pap'... c'est pas souvent qu'on est invité à ce genre de sauterie. Alors, je m'étais soignée : veste, bottes, et jupe. Au-dessus du genou. La boulette. Dès mon entrée j'ai vu plein de phylactères surgir dans cette pièce occupée essentiellement de mâles : « C'est qui, elle » ? Les autres filles, soit elles étaient en tailleur pantalon, soit elles avaient trente ans de plus que moi, donc la question ne se posait pas. Mais être une femme, jeune qui plus est, détonne encore dans ce milieu qui reste désespérément machiste.

Dès mon premier stage, j'ai commencé à avoir des doutes. On m'avait flanqué dans les mains un plateau avec du café, des petits gâteaux, et un sourire en coin. Le tout à apporter à un éditeur en réunion. Je n'étais pas sûre que ça fasse vraiment partie du travail d'une assistante d'édition : j'ai trouvé ça humiliant. Durant un autre stage, j'ai accompagné l'assistant d'édition à un festival de BD en Suisse pour l'aider avec les auteurs. Ce n'était pas obligatoire, c'était pris sur mon week-end, mais j'étais supercontente de faire partie de l'aventure : le directeur éditorial a tout de suite pensé qu'il s'agissait en fait d'« une » aventure et l'assistant ne l'a pas détrompé. Des années après lors d'un autre festival, à un re-

pas au restaurant que j'avais organisé avec des auteurs, je me suis trouvée coincée entre deux d'entre eux qui ont limité la conversation de me faire remarquer l'état de mes ongles (courts et nus au lieu d'être longs et vernis) à évoquer l'idée de me prendre comme assistante « particulière ». Dans une des librairies où j'ai travaillé, on me donnait le chiffon et le spray spécial vitres pour faire un peu le ménage pendant que mon collègue restait les fesses collées à son siège. Et dans toutes les librairies où j'ai travaillé, j'ai eu envie d'étrangler les gens qui venaient me trouver derrière mon comptoir pour me demander où était mon patron. Et pourquoi JE ne serais pas le patron ? Le XXI^e siècle a encore du boulot, c'est moi qui vous le dis !

Alors, qu'est-ce que je fais, moi ? Une opération au Brésil ? Si encore j'étais soutenue, mais quand je vois ce qui arrive régulièrement en rayon, j'ai peur. De la BD pour fille faite par des filles. Du — mauvais — blog en BD, avec des sujets et des maquettes bien pourris. N'est pas Catel ou Brétécher qui veut. Mesdames, mesdemoiselles, affirmez-vous comme auteurs, et surtout pas comme auteures. Auteure... je déteste ce mot. Je constate que je suis souvent seule à le penser, mais il nous écarte, nous différencie. Nous féminise alors que cela n'a pas lieu d'être. Il faut arrêter avec le marketing de genre. Il faut arrêter avec les livres et les expos sur la bande dessinée féminine. Il faut arrêter de nous séparer. Où déménager à Dubaï.

Dernier souvenir. Un copain lors d'un vernissage : « Tu bois de la bière et tu lis des BD : t'es pas vraiment une fille. » C'était pour rire, et de la bière tu en avais pas mal dans l'estomac. Je te pardonne, mais la prochaine fois ce sera deux baffes. Avec ou sans vernis.

Au nom de la loi

La bande dessinée des hebdomadaires *Spirou* et *Tintin* à leur âge d'or montre des sociétés essentiellement masculines ou androgynes, où les rôles féminins sont plus que minorisés et stéréotypés : c'est un des effets de la loi française n°49956 du 16 juillet 1949 sur les publications pour la jeunesse. À peine votée par les députés catholiques et communistes associés, cette loi protectionniste sous couvert de moralité exclut de la presse juvénile les comics américains (*Mandrake*, *Le Fantôme* et *Tarzan*, entre autres) accusés de corrompre les belles âmes enfantines et resserre le contrôle de la



concurrence belge représentée par les nombreux talents qui se produisent sous les labels Dupuis ou Lombard. La Commission instituée par la dite loi prodigue des "conseils" et des "recommandations" aux éditeurs non assujettis au dépôt préalable. Elle sursoit les poursuites pénales sous la condition que tel texte, telle image ou même l'esprit général soit modifié conformément aux conditions qu'elle impose. Elle peut interdire des albums imprimés à l'étranger. Les éditeurs belges ont donc intérêt à pratiquer la censure (et leurs auteurs l'autocensure) eux-mêmes s'ils ne veulent pas perdre ce marché considérable que constitue le public de l'Hexagone.

Absolument dépourvues de sex-appeal

Pas question d'exposer les signes extérieurs de la féminité adolescente ou adulte : pas de seins, pas de fesses, rien qui puisse donner de "mauvaises pensées" aux gamins. Si on ne peut cantonner toutes les femmes aux rôles de figurantes (passantes fugaces, concierges quelconques ou carrossées comme des frigos), celles qui participent directement à l'action doivent être absolument dépourvues de sex-appeal. Ainsi, le physique ingrat de Mademoiselle Jeanne, véritable laideron avant que les attentions de Gaston ne la rendent charmante sinon ravissante, répond idéalement aux exigences de la Commission. Autre accommodement le recours aux vieilles dames comme Prudence Petitpas de Maréchal qui résout des énigmes policières quand elle ne se soucie pas d'acheter du mou pour son chat Stanislas. Peyo pousse l'astuce jusqu'à faire de Madame Adolphine, occasionnelle compagne de jeu de Benoît Brisefer, un robot porté sur les activités criminelles.



Coups de ciseaux, retouches, recadrages, la moralisation la plus implacable est de rigueur. Berck et Macherot, créateurs de l'impétueuse, revendicatrice et par conséquent éphémère Pipelette : « Quand nous l'avons présentée à la Direction (de *Tintin*), elle avait une apparence moins caricaturale. Ses séduisants avantages la distinguait nettement d'un garçon. Au studio de mise en pages, on s'est empressé de raboter sa poitrine, jugée provocante. Les filles doivent être sages et plates comme des planches. » Les productions de l'époque sont ainsi pleines de petites filles qui correspondent à ce critère: Zette avec son frère Jo et son éternelle robe bleue sur chemisette blanche, Conchita en T-shirt et jeans avec Blondin et Cirage, Maggy la sage écuyère orpheline avec Teddy au cirque Tockburger, Dina et Grenadine seules filles des *4 As* et de *La Ribambelle*, sans oublier *Sophie* de Jidéhem en lutte contre les bandits qui veulent voler les inventions de son père ou encore Isabelle de Will et consorts, gamine ordinaire mais dotée d'un oncle magicien qui l'entraîne dans des aventures fantastiques.

Voilà un temps où l'autonomie féminine ne saurait être donnée en exemple. D'où le caractère exceptionnel de deux personnages secondaires en apparence mais d'avant-garde l'air de presque rien: Seccotine et Queue-de-Cerise, croquées respectivement par Franquin et par Tillieux. La première ap-

paraît dans *La Corne de rhinocéros* en 1952. Journaliste d'investigation très moderne, ambitieuse, énergique, débrouillarde, plutôt belle, bien assortie à son scooter, formidablement futée dans la course au scoop où elle surclasse facilement son rival Fantasio. La seconde, assistante efficace du détective Gil Jourdan, est aussi remarquable, orpheline combative, âgée de 17 ans au début de la série (1956), drôlement peeps avec ses pantalons noirs, sa veste rouge, ses cheveux corbeau coupés courts, ses boucles d'oreilles blanches, et par-dessus le marché elle sait répondre du tac au tac aux calembours douteux de son acolyte macho André Pagnolles dit Libellule.

D'avant-garde l'air de presque rien.

Bien sûr, Seccotine et Queue-de-Cerise, venues "trop tôt", ne connaîtront pas le destin glorieux de Laureline, compagne d'aventure du héros générique dans la série Valérian de Christin et Mézières. Surgie en 1967, alors que la censure commence à perdre de sa virulence, Laureline, dont l'anatomie n'aura jamais été camouflée, devient vite le personnage principal, se distingue par une soif irrépressible de liberté et de justice sociale, une fougue généreuse et un caractère trempé (c'est très net à partir de *Bienvenue sur Alflool*, 1971). Près d'un demi-siècle après sa création, elle reste unique, emblématique, dans l'univers de la bande dessinée grand public. Pierre Christin : « Le féminisme était pratiquement inexistant en France avant Mai 68. À sa façon, Laureline a participé aux mêmes luttes que nombre de femmes jeunes et moins jeunes ont livré depuis. »

Du bureau aux bourreaux

Il fut un temps où l'ordinateur n'existait pas, ni les GSM, ni les réseaux sociaux. Les ONG se mobilisaient pour de grandes causes, certes, mais surtout pour se faire connaître. Amnesty tira bien son épingle du jeu, grâce à un engagement focalisé sur quelques droits humains impératifs : non aux emprisonnements arbitraires, à la torture, à la peine de mort. Le Prix Nobel de la Paix en 1977 accrût bigrement sa visibilité, et entraîna de larges appuis, dont celui d'André Franquin, abolitionniste acharné. Le dessinateur offrit une planche à l'association.

En quelques cases, tout est esquissé sur les camps du goulag, les internements psychiatriques, les pendus en public, la guillotine, la gégène chère aux paras lepénistes

Pendant ce temps, Gaston dort du sommeil du juste, car il n'a rien à se reprocher. Ce n'est qu'un cauchemar, pas marrant, dont il se réveille avec soulagement : rejoignez Amnesty, militez avec eux, et la barbarie reculera. Comme le colibri de Pierre Rahbi tentant d'éteindre la forêt amazonienne en feu en déversant quelques gouttes par son gosier « et ainsi je fais ma part ». Mais revenons à la planche, qui se vendit mal. Certains s'étonnèrent de son ardeur ravageuse. Pourtant, à l'époque, Franquin dessine déjà des monstres, prémices des Idées noires, là où le sort de la planète est déjà scellé à ses yeux. La noirceur absolue du scénario, celle du trait forcément en noir et blanc, l'horreur des comportements humains – y compris dans leur inhumanité qui en fait partie – tout annonce sa vision désespérante.

La case la plus dure est celle où Gaston assiste au viol de M^oiselle Jeanne. Supplice physique et moral pour elle, psychique pour lui, à la fois impuissant et coupable : «Tu vois ce qui lui arrive, dit un bourreau, c'est de TA faute !». On sait qu'à l'époque les très catholiques tortionnaires argentins torturaient des enfants devant leurs parents... Le contraste est insupportable : Gaston est un animal doux, paresseux rêveur dans une tanière en forme de nid, un fœtus qui pense que l'on ne devrait jamais sortir de chez soi. D'ailleurs il reste souvent tard au bureau (voire la nuit pour de nombreuses heures supplémentaires) où il vit, lit, cuisine, invente, se distrait, communique dans la joie, joue. Et dort la journée, comme l'enfant qui se protège de la dureté du monde, loin de la vraie vie, violente, qui s'incarne ici dans les geôles de la Gestapo, les caves du KGB, les camps nazis. Il est un héros par antidote. Rien n'est plus éloigné de lui que ces univers sordides, dont l'amour est absent. Or on sait que Gaston est amoureux de Jeanne sans le dire. Et elle ? Non, peut-être ? Mais le geste reste courtois. La censure veille. On bosse, on ne baise pas. Pourtant, le rêve fut quelques fois entrevu : seuls, sur une île, sauvages et tendres, éperdus de désirs... et crac, l'horrible De Mesmaeker vient déchirer le contrat d'une noce quasiment commencée. Réveil pénible... On ne peut pas jouer sans entraves, et le soin méticuleux avec lequel Franquin illustre le martyre de Jeanne, embrochée comme un poulet, anéantie par des pitbulls, illustre plus que son souhait de plaider pour la liberté : un accablement devant le mal dominant. Ses petits monstres déjà grands exhibent les pulsions les plus sordides qui peuvent habiter en chacun d'entre nous. Non, le mal ne s'est pas imposé en venant de l'extérieur, il est à l'intérieur de nous. Gaston se trouve chez Goya, et Jeanne à Ravensbrück. On reverra plus tard les tortureaux cachés dans les futaies, au sein d'un village enchanté, où Franquin se dessinera lui-même, caché dans une mansarde, tandis qu'un engin de mort arrive. Savait-il déjà que les barbares étaient aux portes de nos villes ? Qui ne le voit, maintenant ?

© André Franquin et Yvan Delporte pour Amnesty International Belgique, 1977.



Dans les premiers albums d'Adèle, les monstres étaient des savants fous, des militaires dégingués, des décideurs foireux, des financiers-nigauds...

Dans ses derniers albums, les monstres sont partout dans les rues de Paris, remplaçant peu à peu les Parisiens...

Très chère Adèle,

Je vous ai rencontrée pour la première fois, un jour pluvieux et sombre de novembre,

la pluie s'épaississait en flocons collants sur les pavés luisants et s'agglutinaient au pied des réverbères d'une rue dégoulinante du quartier du Muséum des Sciences naturelles. Vous dédicaciez dans une petite librairie interlope, *La bande des six-nez*, éclairée par quelques lampes à pétrole, la lippe boudeuse, comme à l'accoutumée, vos premiers fascicules publiés par la maison Bonnot, représentée à Bruxelles par Casterman.

Vos admirateurs, furtifs et subreptices portaient faux nez et lunettes noires, redingotes et chapeaux ridicules, s'étaient en file barde devant votre écritoire.

J'ai acheté les quatre premiers opus de vos aventures extraordinaires et me suis glissé dans la file de vos contemplateurs. Feuilletant convulsif, je buvais vos brochures jusqu'au moment où bouleversé, je n'ai pu attendre votre marque, je me suis précipité à la *Grande Horloge* pour vous lire et, surtout, vous regarder. Moi qui ne lisais que les aventures très ordinaires d'un petit reporter en pantalon bouffe qui courait l'Afrique, le pays des Soviets et, ces temps derniers, l'Amérique se mêlant de tout et principalement, par bonne conscience, de poursuivre des truands sans envergure dans de longs récits monotones, sagaces, voire niais, qu'un artisan batave appellera *ligne claire*.

Je venais de vous découvrir, nue dans votre bain, à la page 29 de votre *Adèle et la bête*.

Sur vos pas, Adèle, je pénétrais dans un monde obscur, inexplicable, cabalistique, pa-

risien que ptérodactyles, momies, dieux assyrien ou carnassiers, aventuriers glandeurs, petites frappes ambitieuses ou simplement haineuses, policiers stupides, fonctionnaires illuminés, savants dérangés ou enragés... parcourent, dans tous les sens du déraisonnable. Paris majestueux sous la plume gourmande, dans vos rééditions, d'un certain Tardi qui remplaça avantageusement votre premier illustrateur, le dénommé Fia, recyclé dans la boucherie fantasmagorique.



Un Paris que vous sillonnez absente, même détachée, emportée par les événements et les dingues qui les précipitent, les organisent et les subissent. Indifférente, vous assistez aux déferlements, aux catastrophes, aux désastres en feuilletoniste efficace n'exprimant aucune émotion, vous construisez vos chroniques, sans influencer, jamais, sur le cours des drames, des ravages sanglants. Vous êtes témoin, et même pas narratrice, d'un monde devenant dingue. Inexorablement dézingué.

Dans vos premiers récits^(1, 1a), ceux de la première époque, celle d'avant la Grande Guerre, seuls quelques savants, comme il se doit, sont détraqués, brindezingues et grandguignolesques maîtres d'œuvres chimériques d'aventures extraordinaires quoique, en fin de compte, assez conventionnelles. Tous les ro-

mans populaires prolifèrent d'ignares omniscients, de tarés éclairés. Mais revenue à la vie aux alentours de 23h07, le 10 novembre 1918⁽²⁾, grâce au secret de votre momie et à l'obstination désinvolte de Lucien Brindavoine, mutilé volontaire et décoré de guerre, vous, qui avez échappé à la boucherie organisée, renaissiez dans un monde où les monstres sont partout. Le passant, le quidam sont devenus des monstres agissant⁽²⁾, non plus par conviction, celle de changer le monde, mais naturellement, par normalité ou simplement par intérêt immédiat. Vous décrivez, un monde imaginaire. Celui dans lequel se débattront nos aléatoires petits-enfants. Et visionnaire, vous croisez des clowns justiciers qui veulent sauver notre monde, des artistes alimentaires producteurs de saucisses. Mais, depuis huit ans, vous nous laissez dans un désarroi absolu. Tous vos monstres ordinaires, imbéciles et andouilles sortant des esgourdes, mis en joue par un personnage que vous ne nommez ni ne nous montrez, annoncent un dixième volume, *Le bébé des Buttes-Chaumont*, toujours non-écrit.

Bien des années plus tard, le monde, devenu mercantile et spectacle permanent, installera ce qu'il appelle « ses studios » aux Buttes-Chaumont. Ce quartier de Paris deviendra le temple de nouveaux Pazuzu^(1a), nouveau veau d'or des Chevillard⁽³⁾ ordinaires.



Chère Adèle, dans un 9^e art où Barbarella, Paulette et Natacha avaient succédé à Sidonie, Bécassine et Irma et dont les aventures ne déconnaient pas plus haut que leurs jupes et porte-jarretelles, tu m'as fait rêver et aimer une femme libre, aventureuse, mystérieuse, insaisissable, proche et lointaine, forte et fragile, intelligente et boudeuse... Et pourtant charmeuse - ton premier sourire n'apparaît qu'à la 5^e case de la page 41 de ton 8^e album⁽⁴⁾ — et désespérante — quand j'apprends, à la case suivante, que ce sourire que je pensais à moi destiné, n'était pas de toi, mais d'une certaine Mireille Pain-Sec, ta demi-sœur mesquine et jalouse...

Adèle, je voulais te dire que je t'attends.

Ton Léon

Nuit du 8 au 9 novembre 1931

- (1) Adèle et la Bête, (1b)Le Démon de la Tour Eiffel, Le Savant fou et (1a)Momies en Folie
- (2) Le Secret de la Salamandre
- (3) Tous des Monstres
- (4) Le Mystère des Profondeurs

Adèle Blanc-Sec, neuf albums de 1976 à 2007
© Jacques Tardi - Casterman

SOUTENEZ-NOUS ! Abonnez-vous !

4 numéros + le guide « Balades BD » offert

Abonnez-vous maintenant et recevez directement chez vous en avant-première **64_page**, revue de récits graphiques. Recevez 4 numéros (frais de port offerts) + en cadeau de bienvenue, le guide « Balades BD à Bruxelles » (valeur de 15€) reprenant toutes les fresques et les activités BD de la capitale. Merci de verser la somme de 38€ sur le compte de 180°éditions : BE45 3630 5712 8289, avec la mention « 64page » en communication. Plus d'information si nécessaire : abo.64page@gmail.com

Comment se procurer 64_page ?

Par abonnement : En versant 38€ sur le compte BE45 3630 5712 8289

Communication : « 64_page ». N'oubliez pas votre adresse exacte...

Chez l'éditeur : 180° éditions, 23, rue de Flandre à 1000 Bruxelles
Horaire rock n'roll; téléphonez avant de passer: +32(0)2.513.19.79

Sur commande : info@180editions.com

Dans nos librairies-partenaires :

1000-Bruxelles

- Brüsel, 100 Bld Anspach +32(0)2.511.08.09
- Multi BD, 122 Bld Anspach +32(0)2.513.72.35
- Maison de la BD, 1 Bld de l'Impératrice +32(0)2.502.94.68
- Tropismes, 11 Galerie du Roi +32(0)2.511.56.51
- FNAC City2, rue Neuve 1000 + 32 (0)2.275.11.11
- La Crypte Tonique, 16 Galerie Bortier +32(0)2.514.14.92
- Le Wolf, 18/20 rue de la Violette +32(0)2.512.12.30
- Slumberland (au CBBDD), 20 rue des Sables, +32(0)2.219.58.01

1040-Etterbeek

Filigranes (rayon BD), 39 av. des Arts, +32(0)2.511.90.15

1050-Ixelles

- Brüsel Flagey, 29 place Flagey +32(0)2.649.02.11
- FNAC Toison d'Or, av. de la Toison d'Or + 32(0)2.402.26.26

1090- Jette

- Paradise BD, 316 av. de jette +32(0)2.420.28.14
- Jaune, 499 rue Léopold I^{er} +32(0)2.428.84.55

1180-Uccle

Cook&Book, 1357 chaussée de Waterloo +32(0)2.374.22.40

1200-Woluwe-Saint-Lambert

Cook&Book, 1 place du Temps Libre +32(0)2.761.26.00

1348- Louvain-la-Neuve

FNAC, Place de l'Accueil +32(0)10.48.71.11

4000-Liège

- BD-Scope, 28, rue de la Casquette, +32(0)4.223.67.36
- FNAC Liège, Galeries Saint-Lambert, 3, rue Joffre +32(0)4.232.71.11

5000-Namur

Papyrus, 16 rue Bas de la Place +32(0)81.22.14.21

6280 - Gerpinnes / Charleroi

Chez Jules de chez Smith, 51, rue Neuve +32(0)71.21.20.74

7000-Mons

Ligne Claire, 66, Grand-Place +32(0)65.33.48.38

7500-Tournai

Fanfulla, 9 rue de la Cordonnerie +32(0)69.22.92.13

Sur Amazon :

Entrer dans l'espace recherche réservé aux livres :
64_page # et le n° de la revue recherchée

Sommaire du #07

L'auteur :

Cyril Pedrosa



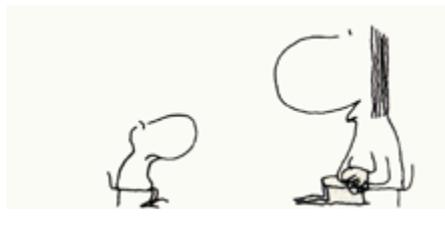
La découverte :

Pierre Bailly- Cécile Fraipont



Patrimoine du 9^{ème} art :

Copi



64_page, revue de récits graphiques

Trimestriel. #6_1/2016_9,50€

Collectif de rédaction : Philippe Decloux (coordination de la rédaction) ; Marianne Pierre, Karin Welschen, Angela Verdejo, Vincent Baudoux, Daniel Fano, Xavier Zeegers, Olivier Grenson, Matthias Decloux, Luc Terios, Frédérique Hallebardier, Antonio Cossu, Léon Cláw, Docteur Karlov. Conception graphique : Yacine Saïdi

Illustration de couverture : Pénélope Bagieu

Illustration de couverture arrière, de haut en bas : Zeina Abirached, Pénélope Bagieu et Claire Bretécher

Pour toute information : 64page.revuebdt@gmail.com
Rejoignez-nous, actualités et liste des points de vente sur :

www.facebook.com/64page

www.64page.com

Editeur responsable : Robert Nahum.

© 180° éditions

23, rue de Flandre, 1000 Bruxelles, Belgique.

www.facebook.com/180editions